

PHONÈMES ET GRAPHÈMES VOCALIQUES DANS L'ORTHOGRAPHE IONIENNE-ATTIQUE CLASSIQUE

PAR

I. FISCHER

(Bucarest)

Il est hors de doute que parmi les éléments constitutifs de ce qu'on a appelé « le miracle grec » la création de l'alphabet, par la transformation et l'adaptation de l'écriture syllabique de provenance sémitique, détient une place des plus importantes. Ainsi, les créateurs anonymes de l'alphabet grec peuvent être considérés comme des précurseurs de la phonologie, et la liste des lettres grecques comme le premier inventaire des phonèmes d'une langue. Le point culminant de l'écriture grecque est l'alphabet classique ionien-attique, dont la constitution définitive date du commencement du IV^e siècle; c'est le système utilisé jusqu'à présent pour la notation des textes grecs¹. Nous nous proposons dans ce qui suit de mettre en évidence le caractère particulièrement subtil de l'analyse « phonologique » qui est à la base de l'orthographe classique et d'énoncer un principe qui permettra, croyons-nous, d'élucider quelques uns des problèmes posés par les systèmes graphiques de l'Antiquité. L'illustration en sera faite par la prise en discussion de la notation des voyelles.

À l'époque où s'est fixée l'orthographe classique, le dialecte attique possédait les phonèmes vocaliques \check{a} , \bar{a} , \check{e} , \bar{e} , \check{i} , \bar{i} , \check{o} , \bar{o} , \check{u} , \bar{u} , notés, respectivement, par α , ϵ , $\epsilon\iota$, η , ι , ι , o , ou , ω , υ , υ .² On peut observer que la quantité et même, pour les voyelles longues, le degré d'aperture sont notés par écrit pour

¹ V. E. Schwyzler, *Griech. Gramm.*, I, p. 137—150 et particulièrement, pour le problème discuté ici, p. 145—148.

² Cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, 1947, p. 187, 199—200, 202—203. Rappelons, pour la clarté de la discussion, que dans le dialecte et à l'époque dont nous nous occupons, le phonème u n'existait pas et les digrammes ei et ou notaient les phonèmes \bar{e} et \bar{o} provenant soit d'une ancienne diphtongue ei ou ou , soit d'une contraction ou d'un allongement compensatoire; la valeur phonétique de la voyelle était la même, quelle que fût son origine.

les seuls timbres *e* et *o*, tandis que pour les timbres *a*, *i* et *ü* un seul et même signe note et la voyelle longue et la brève. Autrement dit, les deux groupes de trois phonèmes chacun, de timbre *e* et *o*, ont pour correspondants deux groupes de trois graphèmes chacun, tandis que pour les couples de phonèmes de timbre *a*, *i* et *ü* il n'y a qu'un seul graphème.

L'explication de ce traitement graphique différent des voyelles peut être trouvée en étudiant le rendement fonctionnel¹ de leurs oppositions.

En effet, les trois phonèmes de timbre *e*: ξ (ϵ), $\bar{\epsilon}$ ($\epsilon\iota$) et $\bar{\epsilon}$ (η) sont utilisés dans des oppositions morphologiques très fréquentes, où ils constituent l'unique élément de différenciation. Ainsi, les adjectifs du type $\acute{\alpha}\lambda\eta\theta\acute{\eta}\varsigma$ distinguent par ce moyen le nominatif singulier masculin $\acute{\alpha}\lambda\eta\theta\acute{\eta}\varsigma$ du nominatif singulier neutre $\acute{\alpha}\lambda\eta\theta\acute{\epsilon}\varsigma$ et du nominatif pluriel masculin $\acute{\alpha}\lambda\eta\theta\epsilon\iota\varsigma$. De même, pour les verbes, l'opposition $\epsilon \sim \eta$ distingue l'indicatif du subjonctif dans de nombreuses formes: ind. prés. II^e pers. du pl. $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\epsilon$, subj. prés. II^e pers. du pl. $\lambda\acute{\upsilon}\eta\tau\epsilon$ (médio-passif $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\epsilon$ et $\lambda\acute{\upsilon}\eta\sigma\theta\epsilon$), ind. prés. duel $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\omicron\nu$, subj. prés. duel $\lambda\acute{\upsilon}\eta\tau\omicron\nu$ (médio-passif $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\omicron\nu$ et $\lambda\acute{\upsilon}\eta\sigma\theta\omicron\nu$), ind. futur II^e pers. du pl. $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\tau\epsilon$, subj. aor. II^e pers. du pl. $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\eta\tau\epsilon$ (moyen $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\tau\alpha\iota$ et $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\eta\tau\alpha\iota$; duel $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\tau\omicron\nu$, $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\eta\tau\omicron\nu$ et, moyen, $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\sigma\theta\omicron\nu$, $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\eta\sigma\theta\omicron\nu$), ind. prés. II^e pers. du sing. médio-passif $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\alpha\iota$, subj. prés. $\lambda\acute{\upsilon}\eta\tau\alpha\iota$ ². L'opposition $\epsilon\iota \sim \eta$ différencie l'indicatif du subjonctif aux verbes contractes en $-\epsilon\omega$: ind. prés. II^e pers. du pl. $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\tau\epsilon$, subj. prés. II^e pers. du pl. $\pi\omicron\iota\eta\tau\epsilon$ (duel $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\tau\omicron\nu$ et $\pi\omicron\iota\eta\tau\omicron\nu$, médio-passif $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\epsilon$, $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\omicron\nu$ et $\pi\omicron\iota\eta\sigma\theta\epsilon$, $\pi\omicron\iota\eta\sigma\theta\omicron\nu$), ind. prés. III^e pers. du sing. médio-passif $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha\iota$, subj. $\pi\omicron\iota\eta\tau\alpha\iota$, etc.

Le rendement fonctionnel des oppositions entre les phonèmes de timbre *o*: δ (o), \bar{o} (ou), \bar{o} (ω) est plus élevé encore. Dans la flexion nominale, les oppositions entre les trois phonèmes servent à distinguer certains cas des thèmes en $-o/e$: nom. sing. $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$, acc. pl. $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\upsilon\varsigma$; acc. sing. $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\nu$, gén. pl. $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\nu$; dans la déclinaison de l'article: nom. sing. neutre $\tau\acute{o}$, gén. sing. masc. et neutre $\tau\omicron\upsilon$, nom.-acc. duel $\tau\acute{\omega}$. Dans la flexion verbale, l'opposition $o \sim \omega$ et $ou \sim \omega$ sert elle-aussi à différencier l'indicatif du subjonctif: ind. prés. I^e pers. du pl. $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\mu\epsilon\nu$, subj. $\lambda\acute{\upsilon}\omega\mu\epsilon\nu$, ind. prés. III^e pers. du pl. $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\upsilon\sigma\iota$, subj. $\lambda\acute{\upsilon}\omega\sigma\iota$ (futur de l'ind. $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\sigma\omicron\mu\epsilon\nu$, $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\sigma\omicron\upsilon\sigma\iota$, subj. aor. $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omega\mu\epsilon\nu$, $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omega\sigma\iota$); pour le médio-passif on peut ajouter la I^e pers. du sing. de l'ind. prés. $\lambda\acute{\upsilon}\omicron\mu\alpha\iota$, subj. $\lambda\acute{\upsilon}\omega\mu\alpha\iota$; dans la conjugaison des verbes contractes en $-\omicron\omega$, l'opposition $ou \sim \omega$ apparaît aussi à la II^e pers. du pl. et au duel: $\mu\omicron\sigma\theta\omicron\upsilon\tau\epsilon$, $\mu\omicron\sigma\theta\omicron\upsilon\tau\omicron\nu$ et $\mu\omicron\sigma\theta\acute{\omega}\tau\epsilon$, $\mu\omicron\sigma\theta\acute{\omega}\tau\omicron\nu$.

Pour les autres phonèmes vocaliques, le rendement fonctionnel des oppositions entre les longues et les brèves est beaucoup moins élevé.

Entre les deux phonèmes de timbre *a*, l'opposition joue dans un nombre infime de cas, parce que tout \bar{a} est devenu $\bar{\epsilon}$ (η) dans le dialecte attique, sauf quand il est précédé par *i*, *e* ou *r*³. Ce phénomène ayant eu lieu jusqu'à une époque relativement tardive, les \bar{a} d'origine secondaire (du type $\tau\iota\mu\acute{\alpha}\nu$ ou $\pi\acute{\alpha}\sigma\alpha$)

¹ Pour la notion de « rendement fonctionnel », voir A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p. 54 et suiv.

² Nous n'avons pas pris en considérations les cas où, à côté de l'opposition de quantité (ou d'aperture), intervient aussi une opposition d'accent ($\tau\iota\theta\epsilon\tau\epsilon/\tau\iota\theta\eta\tau\epsilon$ etc.); nous nous sommes bornés exclusivement aux faits où l'opposition des voyelles est le seul élément de différenciation.

³ Le phénomène phonétique est, cela va sans dire, beaucoup plus complexe qu'il ne résulte de notre exposé; mais il ne s'agit ici que du résultat: absence de \bar{a} dans certaines positions.

sont peu fréquents, si bien que, à l'exception des positions mentionnées et d'un nombre restreint d'emprunts faits à d'autres dialectes (λοχαγός, par exemple), le phonème \bar{a} est très rarement employé. Mais même dans les positions où l'existence de \bar{a} est possible, le rendement phonologique de l'opposition $\bar{a} \sim \bar{a}$ est très faible: étant absente du système morphologique¹, cette opposition se réduit à quelques faits lexicaux qui, par le nombre et la signification, ne dépassent pas les simples homonymes². Rappelons que, pour prouver l'opposition des phonèmes de timbre e et o , il n'a pas été nécessaire de recourir au vocabulaire.

La situation des voyelles i et \bar{u} , issues d'anciennes sonantes indo-européennes, n'est pas de beaucoup différente de celle décrite ci-dessus. Les voyelles longues sont relativement peu nombreuses: les unes héritées³ (ἴς, λῆμός, πῖνον, θῦμός, μῦς etc.), les autres d'origine secondaire (ἰχθύδιον, πηγῦτο <-υι-)⁴. L'opposition $i \sim \bar{i}$, $\bar{u} \sim \bar{u}$ est employée en morphologie dans les rares cas de l'augment dit « temporel »: les verbes commençant par une voyelle allongent celle-ci aux temps formés à l'aide de l'augment; d'ailleurs, c'est seulement pour les I^o et II^o pers. du pl., au présent et à l'imparfait de l'indicatif, que l'augment est l'unique signe de différenciation: prés. ἴκετεύομεν, ὕβριζομεν, imparf. ἔκετεύομεν, ὕβριζομεν⁵. En outre, il y a ici aussi une série de faits lexicaux: θῦμῶδης « semblable au thym », θῦμῶδης « courageux » (dérivés de deux mots différenciés aussi par l'accent: θῦμος et θῦμός), μῦλος, « meule », μῦλος « mulet », sorte de poisson (écrit plus fréquemment μῦλλος), νῦν (habituellement enclitique) « donc », νῦν « maintenant » (il s'agit en réalité de deux formes d'un même mot), πῖνον « boisson fermentée », πῖνος « saleté » (l'opposition se manifeste aux cas obliques), gén. sing. πῦρος « feu », πῦρος « blé » (avec les dérivés πυρίδιον, πυρογενής, πυροφόρος, très rares pour la plupart), ῥῦμα « cours d'eau », ῥῦμα « tir d'un arc », ῥῦτήρ « protecteur », ῥῦτήρ « tireur d'arc », σῖδη « nénuphar », σῖδη « grenadier, grenade » (un seul mot? \bar{i} est attesté aussi au sens de « grenade »; cf. Liddell-Scott, s.u.), σῦρίζω « agir en Syrie », σῦρίζω « jouer de la syrinx », acc. pl. τῖτοῦς « qui mérite vengeance », gén. sing. τῖτοῦς « aurore », φῦσιτο « rendre naturellement apte », φῦσιῶ « enfler d'orgueil » (tous les deux rares)⁶. Il existe, en échange,

¹ L'ancienne opposition entre le nominatif en \bar{a} et le vocatif en \bar{a} des thèmes en \bar{a} avait été annulée par l'extension de \bar{a} au vocatif. Cf. Ed. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 558.

² Un sondage, qui a pris en considération les mots à l'initiale $\bar{e}x$ - ($\bar{e}x$ -), $\bar{i}x$ - ($\bar{i}x$ -) et $\bar{r}a$ - donne des résultats significatifs: les seules oppositions sont $\bar{e}x$, imparf. I-e pers. de εἶμι (rare), $\bar{e}x$, interjection, et $\bar{r}a$ (enclitique!) « donc », $\bar{r}a$, nom de plante, « sorte de rhubarbe ». Si l'on ajoute les mots différenciés aussi par l'accent, la liste ne s'enrichit que d'un seul exemple: $\bar{i}a$ -τός « guérissable », $\bar{i}a$ -τός « parfumé de violette ». En échange, on trouve des exemples d'emploi indifférent des deux quantités, sans changement de sens: $\bar{r}a$ -ῶ, futur de $\bar{r}a$ -ίνω, $\bar{r}a$ -χία « rocher » (la forme avec \bar{a} - est tardive). Dans les exemples ci-dessus la quantité a été établie à l'aide de la métrique; partant, on n'a tenu compte que des syllabes ouvertes.

³ Cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 169 n. 3, 170.

⁴ Cf. M. Lejeune, *ibid.*, p. 198.

⁵ L'existence de l'augment est confirmée par la métrique (Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 655), mais l'origine en est analogique et la fréquence assez réduite (une partie des verbes commençant par \bar{i} -, \bar{i} - ou \bar{u} - avait à l'origine un \bar{r} - ou un $\bar{\sigma}$ - initial, ce qui détermine l'emploi de l'augment « syllabique »).

⁶ La liste ci-dessus n'est pas complète, elle contient seulement les mots commençant par une consonne \bar{i} ou \bar{u} . Ainsi que l'on peut observer, les oppositions sont d'importance secondaire, les mots étant rares, tardifs, ou des dérivés à circulation limitée (si on avait exclu les mots poétiques ou non attestés en attique classique, la liste se serait trouvée sensiblement amoindrie); quelquefois il s'agit de cas grammaticaux différents, où le contexte rend

une série de mots où la quantité est indifférente: outre les nombreux cas dans lesquels *ι* et *υ* sont suivis d'une voyelle et peuvent s'abrèger suivant la loi bien connue, on peut citer: γίγας « géant », Γύγης, nom propre, σίφων « siphon », χύμα (χῦμα) « averse, etc. », ψιμίθιον « blanc de céruse » (*ι* aussi bien que *υ* ont les deux quantités)¹.

Des faits exposés ci-dessus on peut constater que le rendement fonctionnel des oppositions entre les voyelles longues et brèves des timbres *a*, *i* et *ū* est considérablement moins élevé que celui de la triple série de phonèmes de timbre *e* et *o*. L'emploi d'un seul signe graphique pour ces derniers aurait mené à de fâcheuses confusions, tandis que pour les premiers, où les oppositions sont presque exclusivement du domaine lexical, les confusions sont pratiquement impossibles, grâce au contexte, les mots différenciés uniquement par la quantité de ces voyelles se comportant donc comme des homonymes. Étant, tout au moins du point de vue pratique, « homophonématiques », elles peuvent être aussi — et elles le sont, en effet — « homographes ». En généralisant ces conclusions, on peut constater que les écritures phonétiques (en réalité « phonologiques ») ont la possibilité d'utiliser un nombre de signes inférieur au nombre des phonèmes et que cette possibilité n'entrave nullement la clarté du système graphique, si le rendement fonctionnel des oppositions entre les phonèmes notés par un même signe est faible. Par contre, si le rendement fonctionnel d'une opposition est élevé, la tradition, si forte qu'elle soit, n'empêche pas toujours la création de graphèmes nouveaux (lettres, groupes de lettres, lettres à signes diacritiques etc.), nécessaires en vue d'éviter les équivoques.²

toute confusion impossible. La quantité, établie à l'aide de la versification (en tenant compte aussi, par la force des choses, de la poésie appartenant à d'autres époques que celle envisagée), n'a pas toujours le degré de certitude requis.

¹ Comme dans les listes précédentes, la quantité étant établie à l'aide de la métrique, on a dû omettre les cas où *ι* et *υ* étaient suivis des groupes occlusive + liquide ou occlusive + nasale.

² Nous nous proposons d'appliquer, dans un article prochain, ce principe à l'étude de la notation des occlusives en mycénien et en italique.